

## Pédiatrie

Née en 1944, élevée au lait d'ânesse faute de réserve maternelle, je jouissais d'une santé éclatante que ma grand-mère paternelle voulait toujours améliorer pendant les vacances. Dès qu'elle me cueillait au train, à Lyon, elle se lamentait :

– Tu es maigre comme un chaton.

Et de me gaver de Blédine et de purée. Dès que je rentrais à Paris, ma mère s'exclamait :

– Tu as l'air d'un poussah !

Et hop ! Au régime. Ainsi, victime du conflit de génération, du préjugé Paris/province (réciproque) et de l'antagonisme belle-mère/belle-fille, j'augmentais et diminuais de volume saisonnièrement.

Sous l'influence de multiples traités pédiatriques qui réglementaient alimentation et hygiène, ma mère – très inexpérimentée – me

passait les joues au désinfectant dès qu'on m'embrassait. Du jour où elle me vit sucer un vieux citron plein de vert-de-gris oublié dans un pot en cuivre, lécher les parquets passés à l'encaustique, bouffer les rebords en pain d'ange de ses cachets de Véganine, elle renonça à ces précautions, m'apprit à faire la révérence aux adultes pour limiter les effusions, à ne manger que ce qui était servi dans mon assiette. Et, dans la foulée, me conseilla, quand le gabarit de mes agresseurs le permettait, de répondre par deux claques aux enfants qui m'en mettaient une. J'évitais qu'on m'approche de trop près.

Malgré cet isolement volontaire, j'attrapai prématurément toutes les maladies infantiles en rafale, doublées de complications, ce qui rallongea d'autant mes convalescences, rituellement passées à huit cents mètres d'altitude, à Sainte-Sigolène (Haute-Loire et haut lieu de mon enfance), avec ma grand-mère qui trouvait là un nouveau prétexte pour me gaver. Comme elle ne voulait pas me faire perdre l'habitude de l'école – fût-ce la maternelle –, elle m'inscrivait chaque fois chez les sœurs. La première année, j'y attrapai des poux. C'est donc coiffée d'un bonnet bourré de

Marie Rose que j'appris aux religieuses la «raspa», une danse alors peu connue en Haute-Loire, et surtout chez les sœurs.

Ma grand-mère ne sut rien du succès de mes cours de danse profane. En revanche, elle fut traumatisée un jour par l'irruption de ma copine Odette, à la maison :

- Bonjour, madame.
- Bonjour, mon petit, que puis-je pour toi ?
- C'est l'école qui m'envoie.
- ...

– Les sœurs vous demandent de préparer un sac pour l'Annie avec une jupe, des chaussettes et des chaussures.

– Mais pourquoi donc ?

– Parce que l'Annie, elle s'est tombée dans les cabinets (avec l'accent de Saint-Étienne, c'est irrésistible).

Ma grand-mère s'évanouit à moitié dans les bras de sa cousine germaine, Madeleine, qui, toujours pragmatique, la rassura :

– Enfin, Germaine, calme-toi. On ne t'a pas demandé de lui fournir un chemisier.

On m'épargna la classe pour le reste de mon séjour puisque, à l'évidence, j'étais trop petite

pour utiliser des chiottes à la turque où je n'avais d'autre alternative que de faire le grand écart ou tomber dans le trou.

Cette immersion me fut des plus profitables : aux vacances suivantes, toujours à Sainte-Sigo-lène, je gardai mon flegme quand il nous arriva à mes cousins et moi de trampoliner, par accident, dans le tas de purin du fermier Pierre Mounier, le voisin de La Perle.

Malgré cet intense programme d'immuni-sation, je fis vers sept ans une sorte de primo-infection bizarre qui nécessita deux injections quotidiennes de je ne sais trop quoi, exécutées par Mlle Bouclie, l'infirmière de notre immeuble à Paris. Pour ma première piqûre, on me laissa le réconfort de Zoé, notre boxer, qui atteignait déjà les vingt kilos. Je poussai un cri. Zoé dressa les oreilles, sans plus. À la deuxième, elle happa le poignet de Mlle Bouclie et ne le lâcha que sur ordre. Ma mère pansa l'infirmière. Lors des séances de fléchettes, Zoé était consignée dans la cuisine. Plus tard, quand je fus aguerrie, Mlle Bouclie permit à Zoé de revenir. La chienne ne bronchait pas, mais tout son pelage frémissait quand l'aiguille

percutait ma fesse. Cette discrète empathie m'émerveillait.

Je me remis d'autant mieux qu'il y avait eu, apparemment, une erreur de diagnostic.

Bref, la maladie, c'était pain bénit : rab de vacances, surcroît d'affection des adultes et compassion des animaux. Et même certaines licences qui contrastaient avec un ordinaire parfois plus rude. Ainsi ma mère m'autorisait-elle les journaux illustrés, auxquels, bien portante, je n'avais pas droit. *Le Journal de Mickey* faillit me rendre hypocondriaque.

Je n'abusai pas, ne m'accordant par la suite que deux grosses angines par an afin que ma mère ne perde pas la main. Ensuite, c'est elle qui tomba malade. J'espaçai les angines.

De la douleur, je ne connaissais que les genoux couronnés, les bleus, les plaies, les bosses. Ma mère détestant les jérémiades, j'étais d'autant plus dure à cuire que la certitude d'avoir fait une bêtise me clouait souvent le bec. Ainsi, un jour où je m'ouvris entièrement la cuisse avec ma pédale de vélo, je rentrai en douce et restai une heure à pisser le sang sur mon lit, une serviette enroulée autour de la patte. J'eus droit

à « la claque de la peur ». Du reste, je ne m'en souviendrais pas si un grand arc de cercle blanc ne me rappelait toujours cet accident. D'ailleurs, cela mit fin à toute activité sportive. J'ai compris, ce jour-là, comme Churchill, le secret de la bonne santé : *No sport*. Du coup, ma mère – toujours suave – me surnomma « l'odalisque ».

Côté maladie, à part ces vétilles, rien pendant quarante-six ans. Ni fracture, ni appendicectomie, ni avortement, ni accouchement. Aucune expérience de première main. Un vrai béjaune. J'avais tout à apprendre.

## Atavisme

Ce n'était pas ma mère qui risquait de m'éclairer. Pas plus que d'argent on ne parlait de maladie devant les enfants. Surtout pas des affaires de « ventre ». J'en savais donc le minimum. Même pas assez pour rire de la réflexion d'une voisine demandant à mon grand-père s'il lui arrivait d'avoir mal aux ovaires, anecdote éloquente, moins sur la complaisance des femmes à étaler leurs petites et grandes misères que sur leur pathétique ignorance, à l'époque, en province.

Cette pudeur, non pas envers le corps mais envers la maladie ou la souffrance, fit de moi la sœur en niaiserie de cette dame-qui-croyait-que-les-hommes-avaient-des-ovaires (encore que l'air incroyablement digne de mon grand-père m'aurait coupé l'audace d'évoquer ne fût-ce que son nez). Je garde de tout cela une sorte de répugnance insurmontable à verbaliser les organes.

Pas nécessairement les fonctions, mais je le fais alors dans les termes les plus crus : pisser – et non uriner –, chier – plutôt que déféquer. Si un médecin me demande : « Allez-vous à la selle ? », j'aurais tendance à lui répondre :

« À cheval seulement, bien que je n'aie jamais mis le pied à l'étrier. »

Malgré les cours de sciences naturelles, aujourd'hui encore, je ne sais quasiment pas où se situent le foie et le pancréas. Et je me souviens de ma répulsion lorsqu'une gynécologue bien intentionnée me proposa de vérifier dans une glace ce qu'elle voyait grâce à son spéculum. Horrifiée, je prétextai lâchement que ma myopie ne permettait pas une telle prouesse.

Ma grand-mère, dans cet apprentissage de la santé ou de la maladie, ne me fut d'aucun secours. Sauf à l'occasion d'une typhoïde et pour son accouchement, elle se vantait de n'avoir jamais consulté de sa vie (elle ne le fit qu'à quatre-vingts ans). Ce qui explique peut-être que lorsque ma mère attrapa la diphtérie, juste après m'avoir mise au monde, ma grand-mère, me voyant déjà morte ou anticipant ma



mort prochaine, lui adressa un télégramme, non pas pour lui souhaiter un prompt rétablissement, mais pour lui enjoindre de me faire baptiser au plus vite. Ma mère lui garda triplement rancune : et de son indifférence envers sa bru, et de m'avoir enterrée sitôt que née, et de cette prévalence affichée de l'âme sur le corps.

Sans être pudibonde, ce curieux dédain de ma famille, côté paternel et maternel, ne m'empêcha pas, poussée par l'adoration que je portais à ma mère, de prétendre qu'elle avait eu toutes les maladies, y compris la grande vérole, puisque la simple petite me semblait indigne de ses performances.

Il est temps d'apporter une précision qui n'est pas sans rapport avec mon sujet : pratiquement dès ma naissance, je n'ai eu qu'une demi-portion de tout. Un parent sur deux, deux grands-parents sur quatre (plus tard, un demi-frère). La chose ne m'a jamais réellement affectée pour plusieurs raisons. La première, c'est que je n'avais jamais vu aucune des moitiés manquantes : mon père avait été arrêté et porté disparu quand j'avais trois mois ; ma grand-mère maternelle était morte d'une embolie vers

trente-deux ans à la suite d'une opération de l'appendicite ; mon grand-père paternel d'une crise d'angine de poitrine vers quarante-cinq ans, bien avant ma naissance. La deuxième, c'est que ma mère, ma grand-mère paternelle et mon grand-père maternel (plus tard mon frère) se débrouillaient pour compter pour deux. La troisième, c'est que personne ne voulait faire sentir à la petite fille ce qu'était la pesanteur du deuil. La quatrième, que chacun restait sur son quant-à-soi, à la fois par pudeur et par égard pour les autres.

À la faveur de ces précisions, on comprendra mieux la bizarre propension de ceux qui me restaient à éluder la souffrance, la maladie, la mort, qui étaient d'ailleurs le lot le plus partagé au lendemain de la guerre. Grâce à cette attitude, je fus probablement la petite orpheline la plus heureuse du monde. Avec l'innocence – et la rouerie – des enfants, j'en tirais même parti.

Une claque à cinq ans m'avait fait comprendre qu'une seule chose était interdite : m'apitoyer sur mon sort d'orpheline de père. Un an plus tard, toujours à l'occasion de la décade

1<sup>er</sup>-11 novembre alors si propice aux requiem, musiques militaires, larmoiements patriotiques, ma mère me menaçait de me foutre à l'école de la Légion d'honneur réservée aux pupilles de la Nation si je me remettais, une seule fois, à pleurnicher à propos de mon père.

Je me le tins pour dit et pris l'habitude de ne pleurer que pour des raisons futiles. Abondamment, ce qui arrachait ce proverbe paysan à ma mère : « Pleure, tu pisseras moins. » Dans les circonstances graves, généralement, je ferme les écoutilles.

À part ces principes un peu spartiates, j'avais droit aux câlins, aux petits soins, aux rires, à l'humour. Mais l'humeur déjà passablement instable de ma mère se gâta après la naissance de mon frère Olivier, lequel était fondant et doué d'une empathie telle qu'à quinze mois il était capable de me consoler. D'une certaine manière, il s'occupait autant de moi que moi de lui.

Plus le temps passait, plus ma mère – entre deux phases hilarantes – devenait injuste, suspicieuse et chiant. De son caractère aigre-doux ne restait que l'aigre et la trace de son ironie

cinglante laissait désormais une marque en relief sur mes joues, si bien que je profitai lâchement du déménagement de la famille à Lyon pour décider de rester à Paris. J'avais vingt et un ans, il était temps.

En fait, le moment était mal choisi. En vertu du principe qu'on ne parle ni de maladie ni de santé devant les enfants, pas plus que je n'avais vraiment su qu'elle avait été tuberculeuse – je ne me souvenais que d'avoir passé une année scolaire en pension vers les onze ans –, je ne savais qu'elle était à nouveau malade.

Je ne m'en rendis vraiment compte qu'à son retour à Paris. Et encore, pas dans le détail. Je me souviens que, faute de joindre son nouveau médecin, j'appelai un ami interne, qui la fit hospitaliser. Qu'ensuite j'allais la voir à la clinique Frickman sans savoir quel traitement elle subissait. Je me rappelle qu'elle avait la peau très sèche et que je lui passais de la crème sur les jambes. Plus tard, j'allais presque tous les soirs rue Dareau ; je préparais le dîner de mon beau-père et d'Olivier, et je lui montais un plateau. Et puis un jour, pour une histoire idiote de carottes qui avaient cramé pendant que j'étais

auprès d'elle, j'ai piqué une colère noire, je les ai tous plaqués là et ne suis revenue que quelques mois avant sa mort.

On pourrait croire qu'alors j'avais seize ans. Mais non. Je refais sans arrêt le compte : j'en avais vingt-six. J'étais idiote, incapable de comprendre que ma mère avait besoin d'autre chose que de mes coups de téléphone au cours desquels – évidemment – elle ne se plaignait pas et ne me demandait jamais de revenir sur ma décision. Elle n'était pas abandonnée : elle avait un mari, un fils – mais si jeune –, une sœur, des amis. N'empêche, je n'aurais jamais dû la laisser tomber. Je n'avais même pas l'excuse d'avoir un mari et une petite famille. J'étais une célibataire au cœur d'artichaut. Et j'en avais gardé le foin pour ma mère.

Il ne s'agit pas de battre ma coulpe. D'une certaine manière, elle m'avait fait passer une adolescence cauchemardesque. Il reste que je m'absous d'autant moins de lui avoir fait défaut quand elle était malade qu'aujourd'hui je comprends certaines choses de sa vie et que j'en devine d'autres. Les années noires n'auraient jamais dû anéantir à ce point le reste, non pas mon

devoir – elle-même ne fonctionnait pas comme ça – mais ma solidarité.

Elle attrapa effectivement les deux grandes véroles des temps modernes : la tuberculose et le cancer.